

Victoria

Passionnantes limites

Jean-Marie Lanlo

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanlo, J.-M. (2016). Review of [Victoria : passionnantes limites]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 31–31.

Victoria

Passionnantes limites

Avec **L'arche russe**, Sokourov avait exploité de nouvelles possibilités offertes par la technologie numérique : concevoir un plan-séquence s'étendant sur la durée d'un film complet, sans avoir besoin de passer par les stratagèmes mis en place par Alfred Hitchcock à l'occasion de la réalisation de **Rope**. Depuis, les exemples de films/plans-séquences se multiplient. Avec **Victoria**, aussi bien en raison de la durée que de la diversité des lieux de tournage, le concept évolue vers un peu plus de complexité. Le résultat comporte quelques limites... mais même celles-ci sont passionnantes !

JEAN-MARIE LANLO

Durant la première partie de **Victoria**, Sebastian Schipper fait usage du plan-séquence avec maîtrise et en confirme, aux yeux du spectateur, toute la force. Son rôle immersif est en effet impressionnant et le spectateur a rapidement l'impression de coller aux êtres, de faire partie d'un groupe, d'intégrer un univers. Ici, la caméra n'a pas la paresse de celle que l'on retrouve dans le piètre film de David La Haye (**J'espère que tu vas bien**), mais elle est confiée à un opérateur (Sturla Brandth Grøvlen) habile et capable de se mettre au service des personnages qu'il filme. Sa caméra court avec les protagonistes, tourne autour, se rapproche des visages : mobile mais sans excès, elle sait rester toujours dans le ton. D'ailleurs, lorsque l'errance de fin de soirée prend des allures de début de romance, elle participe au rapprochement du jeune couple en devenir, tout en restituant pleinement la fragilité d'une relation naissante et la part d'inconnu qu'elle suscite. Avec ses hésitations, ses maladresses, ses silences, ses temps morts. L'absence de coupure est clairement au service de la narration.

Cependant, lorsque le film bascule vers le *thriller*, le procédé montre certaines limites. Jusqu'ici, il était en effet au service des personnages, et donc du film. Lorsque **Victoria** prend des allures de film de genre, le plan-séquence devient de plus en plus un concept dont la principale force est de faire oublier le manque de rigueur d'un scénario bâclé. La manière dont Victoria se laisse embarquer dans son aventure est peu crédible, certaines réactions également, le développement de l'histoire encore plus (la fuite de l'immeuble avec le bébé est particulièrement faible !). Si **Victoria** avait été filmé de manière plus classique, il aurait probablement pâti de ses propres incohérences. Pourtant, la maîtrise technique du concept confère au film une telle énergie qu'on en oublierait presque les faiblesses d'écriture.

Le plan-séquence est toutefois aussi générateur de défauts. La volonté ostentatoire de changer de lieux de tournage (qui ressemble parfois trop à un respect de cahier des charges) induit des périodes de transitions peu adaptées à l'absence d'assemblage. Comme nous l'avons vu, si les blancs narratifs du début participent à la montée en puissance de certains



Une vraie réflexion sur les forces et les limites d'un concept exploité avec un talent indéniable

sentiments, ils deviennent plus problématiques dans la seconde partie. Un plan-séquence peut avoir un impact considérable lorsqu'il s'agit d'un vrai plan-séquence (une séquence complète ne comportant qu'un seul plan), mais il peut montrer ses limites lorsqu'il se transforme en ce qu'on aurait envie d'appeler un plan-film (un film entier ne comportant qu'un seul plan) : au lieu d'apporter un rythme, il peut finir par l'aplanir.

Heureusement, Sebastian Schipper semble en être conscient et il parvient à nous faire oublier ce défaut en faisant usage de la musique de manière souvent très pertinente. À sa manière, elle apporte une forme de respiration salvatrice qui permet une fois de plus au film de retomber sur ses pieds malgré cette nouvelle faiblesse.

Au final, **Victoria** est donc un film à ne pas manquer malgré ses imperfections. Au-delà du film sentimental qui vire au *thriller*, il est surtout une vraie réflexion sur les forces et les limites d'un concept exploité au maximum, avec un talent indéniable ! 📞

★★★★½

■ **Origine :** Allemagne — **Année :** 2015 — **Durée :** 2 h 18 — **Réal. :** Sebastian Schipper — **Scén. :** Olivia Neergaard-Holm, Sebastian Schipper, Eike Frederik Schulz — **Images :** Sturla Brandth Grøvlen — **Mus. :** Nils Frahm — **Son :** Magnus Pfluger, Fabian Schmidt — **Dir. art. :** Uli Friedrichs — **Cost. :** Stefanie Jauss — **Int. :** Laia Costa (Victoria), Frederick Lau (Sonne), Franz Rogowski (Boxer), Burak Yı it (Blinker), Andre M. Hennicke (Andi) — **Prod. :** Jan Dressler, Sebastian Schipper, Anatol Nitschke, Catherine Baikousis, David Keitsch — **Dist. :** Métropole Films.